

Hommage à Roger Bernard

Benoît Cazabon

Numéro 12, automne 2001

Jeunesse et société francophone minoritaire en mouvance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005140ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005140ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Cazabon, B. (2001). Hommage à Roger Bernard. *Francophonies d'Amérique*, (12), 5-12. <https://doi.org/10.7202/1005140ar>

HOMMAGE À ROGER BERNARD

Benoît Cazabon
Université d'Ottawa

Roger Bernard, qui est-il ? Le chercheur, le professeur, l'homme ? Que savons-nous de lui ? Les humains sont présents à la vie par leur rationalité, par leur volonté, par leur émotion. Être complexe, Roger avait découpé ces trois dimensions de lui-même, le rationnel, le volontaire, l'émotif, selon les fonctions qu'il remplissait dans la vie. Voilà une première affirmation forte qui méritera d'être expliquée.

Je suis à la fois honoré que l'on m'ait demandé de partager ce que je sais de Roger et tout autant effrayé par le pensum que représente cette commande. Je peux tout dire et me tromper affreusement, il ne pourra jamais se défendre. J'assume le risque en pensant que ce sont des idées que j'aurais aimé partager avec lui avant tout. Pour l'entendre rire de mes élucubrations, pour l'entendre s'enflammer dans les corrections qu'il y apporterait. Pour la connivence aussi de celui qui accepterait d'inventer par le langage le mensonge le plus vrai du monde : l'amitié. Roger, je ne suis pas spécialiste ni même bien informé de la sociologie, ta passion, tu m'accordes le droit de tout dire ou de dire n'importe quoi. C'est risqué mais je vais faire de mon mieux pour qu'on paraisse bien.

Depuis quelques mois que je réfléchis à l'œuvre de Roger Bernard, je relis ses travaux et je pense au pédagogue qu'il était, et tout cela me ramène à l'homme que j'ai connu. Mon attention se disperse alors un moment et me reviennent à l'esprit des moments de nos vies partagés. Je réentends les propos que Roger tenait sur lui-même, ses tiraillements entre la personne rationnelle, le volontaire et le sensible qu'il était à la fois. Si je prends cette voie d'entrée dans cet hommage, c'est beaucoup parce qu'il m'en avait ouvert la porte.

Le chercheur

Roger s'est intéressé très tôt à la modernité « sous sa forme la plus ambitieuse, que l'homme est ce qu'il fait, que doit donc exister une correspondance de plus en plus étroite entre production, rendue plus efficace par la science, la technologie ou l'administration, l'organisation de la société, réglée par la loi et la vie personnelle, animée par l'intérêt, mais aussi la volonté de se libérer de toutes contraintes¹ ».

Les questions qu'il se posait contiennent chacune des parties importantes de cette phrase de Touraine. Nous sommes ce que nous faisons. Il y a un

rapport entre raison et ce que nous produisons, ce qui nous rend plus efficace, ce qui nous motive aussi soit par intérêt, soit par volonté. Et sommes-nous pour autant mieux ?

En 1978, j'organisais le premier colloque de l'Institut franco-ontarien à Sudbury². Roger Bernard avait répondu à mon appel. Il m'avait dit : « Ce qui m'a incité à venir, c'est la question que tu nous a posée. Je voulais savoir ce que les autres diraient sur cette question qui me hante depuis que tu nous as invité. » J'avais rencontré pour la première fois un jeune collègue effacé, à l'écoute des autres et qui semblait douter de ce qu'il allait dire. Et pourtant il avait produit un des très bons textes de cette rencontre. On y retrouve déjà la graine de toute sa production à venir. « Face à ce nouvel univers culturel, où les anglophones définissent le modèle de réussite, les attitudes et les comportements qui assurent un meilleur statut socio-économique, face à la modification importante des structures sociales et économiques des communautés franco-ontariennes et au changement culturel parallèle, les Franco-Ontariens, pour assurer la survie du fait français en Ontario, ont misé sur l'établissement d'un réseau complet d'écoles françaises et, à une époque plus récente, sur la bilinguisation de certains services gouvernementaux³ ».

On pourrait lire cette phrase pour le seul plaisir de sa construction. Roger écrivait bien. De mieux en mieux. Au stylo, d'abord et toujours, je crois. Lentement, il ciselait des phrases musclées, pleines de sens. Nous y reviendrons. Mais on pourrait la lire aussi en parallèle de celle de Touraine citée plus haut. En miroir, on y verrait les mêmes préoccupations intellectuelles. C'est ce que je trouvais fascinant chez Roger dans nos échanges, il reprenait les mêmes questions sur les rapports à la justice, au pouvoir, au bien-être. Qu'est-ce que l'on fait et en quoi cela sert-il à un meilleur sort pour les humains ? Ce n'est qu'ensuite que ses travaux ce sont ancrés dans des sujets plus précis : le bilinguisme, la migration. Il prenait un « faire » quelconque et il remontait à la question fondamentale.

On pourrait aussi lire tout le texte de 1978 pour y retrouver la genèse de sa recherche et son évolution. Dans sa conclusion, bien en évidence, il écrit : « L'ensemble de la recherche, et non seulement les données présentées ici [que ce soit les siennes auxquelles il se référait ou celles présentées au colloque, en rétrospective on peut dire qu'il y en avait peu à part celles-là!], nous permet de constater que le maintien de la langue française comme une langue de vie quotidienne des communautés françaises de l'Ontario est presque impossible⁴. » Le « presque » fait sourire. Vingt ans plus tard, il deviendra redondant dans son esprit.

Roger craignait son sujet de dissertation. Il en avait peur et il le respectait. Bon chercheur, sa critique le rendait mal à l'aise. Il avait peur des conclusions auxquelles il arrivait. Il avait un grand sens de sa responsabilité sociale. Un jour, je lui avais dit : « Après tout, tu découvres ce que tu avais intuitionné au départ. » Il m'avait répondu : « Oui, mais aujourd'hui, je le pense vraiment! »

À mon avis, Roger Bernard le chercheur s'est donné une rationalité qui cadrait mal avec sa personne plus intuitive. Bien sûr, ce sont des parties du

même être. Mais je veux dire que Roger « travaillait » le chercheur en lui au détriment de sa personne entière. Dans cette union de l'humain et du monde, Roger avait réglé son compte à une explication religieuse ou psychologique, du moins par son silence sur ces positions. Ni la religion, ni la psychologie dans ses travaux ne viennent donner un éclairage particulier. Dommage, pour le philosophe qu'il était aussi. Tout le contraire de celui à qui on s'adressait en personne. Roger venait de toutes les avenues à l'oral. Mais pas à l'écrit. Il avait plutôt absorbé son héritage sociologique de Weber et autres pour croire que « la société est source de valeurs, que le bien est ce qui est utile à la société et le mal ce qui nuit à son intégration et à son efficacité⁵ ». Il savait aussi trop combien les communautés qui se sont vouées au bien-être social de leurs membres par idéologie se sont toutes transformées en enclaves autoritaires, où les droits individuels ont été érodés au nom même de la liberté. Il savait aussi combien le capitalisme menait vers le triomphe des plus nantis et la domination des élites qui rationalisent les rapports à la consommation, au travail, au parlementarisme vidé de tout débat. Encore là, peu de place pour la liberté, le pouvoir, le bien-être des individus.

De tout cela, il en était conscient et il a pris la position de l'observateur raisonnable doté d'outils ne relevant que de l'entendement. C'est ce qui nous donne le grand méthodologue qu'il a été. Ses travaux de recherche sont rigoureux. Empiriques, hypothético-déductifs. Du fait observé et mesuré à l'analyse cartésienne. Je parle ici du chercheur se faisant et non de la personne chercheuse à travers son temps de vie parmi nous. C'est mon hypothèse à partir de ses propres commentaires. Mais son écriture de chercheur est plus riche que ce que j'en présente ici. Je pense surtout à ses travaux de démographie⁶, véritable laboratoire pour la méthodologie. Cette rigueur, elle était travaillée. On pouvait difficilement lui parler dans ces moments d'analyse. Ses analyses le rendaient inquiet. Il partageait peu son écriture en marche parce que concentré sur la méthode.

Pourquoi ces inquiétudes ? Entre autres, il savait que le discours sur la minorité pouvait prendre facilement des allures polémiques, dogmatiques ou partisans. Il distinguait nettement la réflexion de l'action, au risque de négliger la seconde. Que fait une démocratie pour sa minorité ? Que valent les votes des membres d'une minorité pour une question portant sur son sort, si tant est qu'une telle question se rende au rang d'une consultation populaire ? Rien, par définition. Un vote de minoritaire sera toujours battu sans l'appui des membres de la majorité. Donc, à la merci des autres. Il savait aussi l'illusion de la révolution pour les masses renversée en totalitarisme partout dans le monde. Il était aguerri contre cette illusion-là aussi. Il faut replacer ces considérations dans le contexte de celui qui réfléchit à ce qui unit l'humain à ce monde dans un rapport de liberté, de pouvoir et de bien-être. Quelle marge de manœuvre détient une minorité par rapport à la liberté, au pouvoir, au bien-être ? Quelle marge de manœuvre est donnée au penseur sur son sujet quand

il est lui-même membre de cette étude ? Pour se donner un champ libre, il avait poussé au maximum l'écart entre la raison et la volonté. Entre la pensée et l'action. Mais il y avait beaucoup plus encore.

Pourquoi cette position ? Pour bien comprendre, il faudrait mieux saisir la position qu'il se donnait comme chercheur ou même comme personne humaine.

La subjectivation détruit le Moi qui se définit par la correspondance de conduites personnelles et de rôles sociaux et est construit par des interactions sociales et l'action d'agences de socialisation. Le Moi se brise : d'un côté le Sujet, de l'autre le Soi (Self). Le Soi associe nature et société, comme le Sujet associe individu et liberté. Comme l'a enseigné Freud, le Sujet — qu'il ne concevait pas nettement en dehors du Surmoi — est lié au Soi, au Ça, alors qu'il est en rupture avec un Moi dont l'analyse doit briser les illusions. Le Sujet n'est pas l'âme opposée au corps, mais le sens donné par l'âme au corps, en opposition avec les représentations et les normes imposées par l'ordre social et culturel. Le Sujet est à la fois apollinien et dionysiaque⁷.

Souvenons-nous, Roger cherchait des réponses à des questions fondamentales sur la liberté, sur le bien-être, sur le pouvoir. Briser des illusions. Donner un sens à notre passage sur terre. Rupture avec les intérêts bas de nos démons. Roger cherchait à établir une distance par rapport à la subjectivation sentie de son sujet de travail. Il cherchait à briser les illusions par une analyse. D'où sa confiance en une rationalité en recherche. Mais le chercheur franco-ontarien n'est jamais loin de son sujet de recherche : les Franco-Ontariens. Il y avait donc chez lui une dialectique, plus évidente dans le dialogue que dans ses travaux, sur le rapport du chercheur à son objet de recherche. Et que dire ? À la recherche sur lui-même comme humain. Apollinien, il l'était par la méthode pour se soustraire à son objet. D'où sa capacité d'assumer son rôle social de chercheur par la rationalité. Mais il était aussi dionysiaque, tout un sujet ce Roger ! Nous y reviendrons plus loin autour d'une bouteille de bon vin.

J'ai dit plus tôt qu'il craignait son sujet d'analyse. Entendons l'expression dans son sens rarissime, de respect et de sensibilité à une chose, comme dans « La fleur craint le gel ». J'ai fait ressortir cet aspect du chercheur, celui qui s'est donné une méthodologie sans faille pour que la raison triomphe sur cette matière vierge, l'étude de la minorité franco-ontarienne. Roger a défriché large un terrain que d'autres jeunes chercheurs pourront occuper avec gratitude. Ils auront aussi l'assurance que les fondements sont sûrs. Bien gauchement, j'ai voulu montrer combien cette position relevait d'une profonde analyse sur lui-même en tant que partie intégrante du construit social. On ne retrouve pas cela dans ses textes mais dans les échanges, dont celui partagé avec François-Xavier Chamberland⁸. Nous tenons peu d'évidence de

cette réflexion sur lui-même sinon dans nos échanges oraux quand nous nous permettions de réinventer le monde. Moments bénis qui dépassent de loin les rapports collégiaux qui nous unissaient à un premier niveau.

Donc, crainte, oui, pour sa méthode. Mais Roger assumait ses découvertes. Son style en rend compte tout autant que le contenu lui-même. Lapidaire, incisif, laconique, aux allures d'aphorismes et de sentences à l'occasion. Il n'y a qu'à voir les hypothèses dans *Le Canada français : entre mythe et utopie* pour apprécier cette qualité

C'est Roger Bernard qui a écrit :

Ce fut un beau rêve, celui d'un Canada français à l'intérieur d'un pays bilingue et biculturel. Malheureusement, le Canada français demeure à ce jour mythique. Juridiquement, politiquement et constitutionnellement, il n'a jamais existé. C'est une pure construction de l'esprit. Il a existé dans l'imaginaire des Canadiens français, en mal de pays, se sentant à l'étroit dans le Canada britannique d'après la Conquête. Or, si le Canada est officiellement un pays bilingue, il est effectivement, dans la vie de tous les jours, un pays de langue anglaise et de culture anglo-saxonne. Dans ce contexte, le Canada français ne verra jamais le jour, c'est un projet impossible, une utopie.

Et pour bien enfoncer le clou, plus loin il écrit : « Pourtant, nous ne sommes pas de la diaspora parce que nous n'avons jamais quitté le pays; c'est plutôt le pays qui nous a quittés⁹. » Je n'étais pas présent quand il a prononcé ces mots mais je l'ai entendu souvent à la fin d'une conférence où il exprimait des propos semblables et d'un air un peu penaud de nous inviter presque à le contredire : « Réveillez-moi et dites-moi que j'ai tort ! ». Roger n'était en aucune manière dogmatique par rapport à ses idées, encore moins sur les conclusions qu'il tirait de ses recherches. Mais aussi, il pouvait dire : « Voilà, c'est ce que j'ai à dire sur ce sujet. » D'ailleurs, il m'avait exprimé son intention de prendre congé des études sur l'Ontario français parce que, scientifiquement, il n'avait plus rien à dire. Aller plus loin serait redites et le risque d'un discours engagé, d'une polémique, ce qui ne l'intéressait pas. Du moins, il avait l'intention ferme de distinguer les genres.

Mais que penser de telles paroles ? Placées en conclusion à des travaux marqués par la rationalité, elles ne laissent aucune place à la complaisance. Il y a une part de cela : choquer et solliciter une action. Solliciter le dialogue scientifique qui n'est jamais venu¹⁰ comme il l'aurait aimé. Dans nos échanges, il en était souvent question, notre savoir est sans écho, même parmi nous. Cette constatation renforçait d'autant plus l'idée du mythe et de l'utopie. Nous sommes des chercheurs sur un sujet qui n'existe pas dans la conscience des autres. Roger Bernard ne dit rien dans ses conclusions qui dépasse ce qu'il a dûment constaté. Que nous trouvions pessimistes ses conclusions relève d'une paresse intellectuelle ou d'une volonté ferme de ne pas voir l'évidence. Il se permet ces textes que j'ai cité ci-dessus après avoir

marqué quatre points de rupture dans le tissu de la nation canadienne-française. Les deux derniers étant les plus décisifs et ils demeurent des domaines sur lesquels la société peut encore intervenir si elle le veut : « la bilinguisation de la culture franco-ontarienne et la secondarisation de la langue maternelle expliquent, en partie, les déboires linguistiques de l'Ontario français¹¹ ».

Faute d'avoir le courage de bien comprendre ce que ces affirmations signifient, les conclusions de Roger Bernard, que d'aucuns trouvent pessimistes, continueront d'être vérifiées. Si on rendait en tableaux les situations quotidiennes où il y a bilinguisation de la culture franco-ontarienne et secondarisation de la langue française, on se retrouverait devant un plan complet d'interventions visant à renverser l'érosion du groupe, à re franciser des rapports sociaux défailants, à développer des communautés françaises épanouies. Il ne suffit pas de vérifier nos intentions mais encore faudrait-il tester nos agirs. Prenons à témoin le dernier document fondant le cadre de l'éducation francophone en Alberta¹² : il est sans faille dans ses principes mais que ferons-nous comme collectivité pour tester pleinement l'application de l'article 23 de la Charte canadienne des droits et libertés ? Quel sens à donner à des glissements du genre « éducation francophone », « communauté francophone », « la langue et la culture francophone » ? On ne peut plus se contenter d'affirmer la fonction réparatrice de l'école, il faut aussi agir sur les valeurs, c'est-à-dire affirmer la mission de nos actes.

Comment dans les pratiques et vécus fait-on mentir les conclusions de Roger Bernard ? Souvenons-nous, sa recherche vise à briser des illusions. Il veut rapprocher l'humain de son monde dans une perspective de liberté, d'autonomie et de bien-être. Où en sommes-nous par rapport à ce qui constitue des obstacles incontournables à ces qualités humaines que sont la liberté, le pouvoir et le bien-être dans un contexte de bilinguisation de la culture canadienne-française et de la secondarisation de la langue française ? Il y a des concessions qui ressemblent étrangement à des aveux d'échec. Ce n'est pas Roger Bernard qui les a inventées ces concessions. Dans la vie associative nationale, il y a de plus en plus d'échanges entre des groupes d'intérêts francophones et leurs contreparties unilingues anglaises. On s'en accommode bien en se disant : « Nous sommes bilingues et nous voulons faire partie des centres de décisions ». Donc, secondarisation avouée et acceptée de sa langue. Il existe aussi des programmes fédéraux qui consistent à exporter les francophones dans des projets québécois : pratiques qui participent à affaiblir les milieux minoritaires. On a laissé à la dérive la formation en cours d'emploi, lieu d'assimilation chronique. On nage dans les contradictions les plus flagrantes tout en croyant participer à l'épanouissement de sa société d'attache. Quelques fois, on le fait naïvement sans connaître les conséquences de nos gestes; d'autres fois, par intérêt personnel. Mais ne pas blâmer ouvertement le manque de courage et de lucidité politique du gouvernement fédéral actuel serait la première concession impardonnable dans le contexte actuel. Le gouvernement doit revoir de fond en comble ses

engagements, ses programmes et leurs financements à la lumière de ces deux contraintes énoncées par Roger Bernard. Qu'est-ce qui conduit à une bilinguisation de la culture française et à une secondarisation du français au Canada ? Aucun délai n'est nécessaire; les actes à entreprendre sont simples. Aucune discussion à entamer; le sujet est archi-connu. Aucun faux-fuyant n'est plus admissible; produisez de la volonté politique.

Roger Bernard le chercheur, un grand méthodologue et un intellectuel intègre. Je le dis sans apologie, la preuve est dans l'œuvre.

Le professeur

Je serai plus bref parce qu'on ne connaît jamais bien le professeur à moins d'avoir été son étudiant. Ce sont des propos de collègues que je rapporterai.

Il m'avait beaucoup surpris le jour où il m'avait avoué qu'entrer en classe c'était comme sauter sur la glace pour une joute de hockey¹³. Il avait pratiqué ce sport et c'est l'image qu'il retenait. Elle me laissait de glace ! Je lui ai demandé de m'expliquer. Il m'avait parlé de recueillement, d'adrénaline, de stress créateur, de stratégies d'attaque, de concentration. Et j'avais eu droit à quelques explications exaltées sur l'acte de présence en classe. Voilà, l'acte. Enseigner ce n'était pas parler pour lui mais agir. Quelque chose devait se passer en classe. Il avait un grand respect pour ses étudiants. Même quand il était frustré par le manque d'application ou de capacités de l'un ou l'autre, il gardait une discrétion inattaquable. Le plus souvent, il se demandait plutôt s'il avait tout fait pour l'aider ou ce qu'il pouvait encore faire pour changer la situation.

Ceux et celles qui l'ont vu déambuler devant la Faculté d'éducation une heure avant le cours comprennent combien cette heure lui était précieuse. Il me saluait à peine à ce moment-là, concentré qu'il était sur la dernière préparation de son cours, un état d'esprit et de corps. Plus tard, un message au répondeur m'annonçait qu'il m'avait bien remarqué mais que... Priorité numéro un, son enseignement.

Il aurait tout aussi bien pu être professeur de lettres aussi. Roger dévorait la littérature. Nous avons la chance de pouvoir partager des lectures communes : Doubrovsky, qui nous avait beaucoup troublés. Ben Jeloun, Modiano, Pennac. Un jour, il me dit : « Tu connais Agota Kristof ? » Non ? J'ai lu mais nous n'avons jamais eu la chance de commenter. Je crois savoir ce qu'il voulait en partager. L'observateur qu'il était retenait de l'écriture ses fins codages. Il aimait ce qui constituait une écriture simple et précise. Il en retraçait toutes les marques avec une grande habileté.

La personne et l'ami

Le 22 novembre 2000, Roger aurait eu 56 ans. Ce jour-là même, la Faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa a tenu un service commémoratif en son honneur. J'ai eu le privilège avec Laurier Busque, le troisième membre du trio de collègues arrivés du nord de l'Ontario en 1990, de lui rendre hommage.

Laurier avait trouvé juste d'intituler notre hommage *Chemin faisant* en s'inspirant du verset 28 de l'évangile selon saint Marc : *Chemin faisant, il les interrogeait* : « *Pour les gens, qui suis-je ?* ». Pour ma part, j'avais déniché un beau texte d'André Comte-Sponville¹⁴ qui m'a aidé à me réconcilier avec le départ de Roger : « le contraire d'espérer, ce n'est pas craindre, mais savoir, pouvoir, et jouir. En un mot, ou plutôt en trois, le contraire d'espérer, c'est connaître, agir et aimer. C'est le seul bonheur qui ne soit pas manqué ». Et plus loin : « N'essayer pas de vous amputer de votre part de folie, d'espérance, donc d'angoisse et de crainte. Apprenez plutôt à développer votre part de sagesse, de puissance comme dirait Spinoza, autrement dit de connaissance, d'action, d'amour. Ne vous interdisez pas d'espérer : apprenez à penser, apprenez à vouloir un peu plus et à aimer un peu mieux. » Roger était tout cela à la fois, folie, espérance, angoisse, crainte et surtout, connaissance, action, amour.

Connaître, agir, aimer, ce sont des projets infinis, toujours à poursuivre. Roger avait fait un bon bout de chemin sur la voie de la connaissance, de l'action, de l'amour. Son cheminement et ses confidences laissaient entrevoir le meilleur de lui-même à venir. C'est en cela, tant par ce qu'il a été que par ce qu'il promettait, qu'il restera une inspiration. La véritable amitié se façonne dans ce qu'on apprend de l'autre : tolérance, simplicité, humilité, dévotion, humour. Roger, j'ai beaucoup appris de toi.

NOTES

-
1. Alain Touraine, *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992.
 2. Benoît Cazabon, *À partir de quand la langue maternelle n'est-elle plus la langue première de communication?*, Sudbury, Université Laurentienne, Institut franco-ontarien, 135 p.
 3. *Ibid.*, p. 111.
 4. *Ibid.*, p. 119.
 5. Alain Touraine, *op. cit.*, p. 28.
 6. Roger Bernard, «Langue maternelle et langue d'usage dans les foyers mixtes : les enjeux de l'exogamie», *Cahiers Charlevoix*, n° 1, Sudbury, Prise de parole, 1995, p. 241-289. Aussi, *Un avenir incertain, Le choc des nombres, Le déclin d'une culture*, trois études pour le compte de la Fédération des jeunes Canadiens français, 1990.
 7. Alain Touraine, *op. cit.*, p. 270.
 8. Repris par Robert Yergeau dans Roger Bernard, *À la défense de Montfort*, Ottawa, Le Nordir, 2000, p. 13.
 9. Roger Bernard, «Les enjeux culturels du savoir : des idées sur le Canada français», dans *Actes de la 6^e Journée du savoir de l'ACFAS - Sudbury*, 2000, p. 9- 27, p. 25- 26.
 10. Tel que nous le réclamions en 1996 dans Benoit Cazabon, *Pour un espace de recherche au Canada français : discours, objets et méthodes*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Actexpress », 283 p.
 11. Voir note 9, p. 13.
 12. Alberta Learning, *Affirmer l'éducation en français langue première*, 2001, 54 p.
 13. Après avoir écrit ce texte, j'ai pris connaissance du n° 25 de la *Revue du Nouvel Ontario*, 2001, dans lequel mon collègue Louis-Gabriel Bordeleau utilise la même image à la p. 194. Cette coïncidence donne force à l'image!
 14. André Comte-Sponville, *Le bonheur désespérément*, Éditions Pleins feux, 2000.